

bossus, des borgnes ou des boiteux, tourner en ridicule le défaut d'instruction ou la faiblesse physique ? Les spirituels railleurs sont en vérité bien plus difformes que leurs victimes : ils ont l'âme contrefaite.

Blaise Cordon, à propos de qui nous parlons de la sorte, n'était pas un méchant homme, tant s'en faut ; et l'on aurait tort de lui appliquer dans toute leur sévérité les réflexions précédentes.

— Ah ! mon bon Joseph ! disait-il, tu as été heureux, toi, de pouvoir tirer profit de ton éducation. Sans reproches, tu as eu la bonne part et moi la mauvaise. Je végète ici comme une franche citrouille. Je dors, je bois, je mange et je prends du ventre ; mais je n'ai jamais quatre écus sonnants dans mon sac, tandis que toi, tu nous reviens de Paris avec une belle et bonne bourse bien ronde, n'est-ce pas vrai ?

— J'avoue, dit Roverin, que je rapporte quelque argent au pays.

— Que tu vas placer en bonnes terres, hein ?

— Non, pas encore.

— Oh ! ces gaillards de Paris, comme ils entendent les affaires !... Pas encore ! Tu as, je parie, des projets de spéculation.

— Possible ! répondit Joseph Roverin.

— Ma fine ! s'écria le maître d'école, ton frère Gervais n'a pas tort, quand à tout propos il te cite pour modèle à ses gars et aux gens du canton ; car, vois-tu, personne ici ne t'a oublié. Nous avons tous su que tu faisais de l'or à Paris, et ça a monté la tête à plus d'un, à Grégoire Gillet particulièrement. L'auras-tu rencontré là-bas ?

— Oui, mais c'était un fort mauvais sujet que je n'ai jamais voulu recevoir chez moi.

— Tu as eu, ma foi, bien raison, car, au fait, Grégoire est parti de Saint-Loup par la vilaine porte, comme on dit.

Au bout de cinq cents pas, Joseph, harassé de fatigue, fut obligé de s'asseoir ; le maître d'école en fit autant. Ils prirent place sur un talus de gazon. Pierre-Paul, tout joyeux d'être enfin hors de voiture, jouait et se roulait à leurs pieds.

IV.

VOLONTÉS DERNIÈRES.

Les habitants de la campagne étaient de retour de leurs travaux, dans chaque ferme on soupait ou l'on causait les coudes sur la table,

et chez les richards du canton, tels, par exemple, que Gervais Roverin, la chopine de cidre circulait gaîment. Les plus pauvres prenaient au moins plaisir à se délasser, ils avaient mangé de bon appétit leur pain noir et leur bouillie d'avoine, ils allaient dormir sans souci du lendemain, car aux champs chaque jour suffit à sa peine et le travail n'y manque guère aux gens de bonne volonté.

La lune, qui se mirait dans les eaux vives du Coësnon, à travers l'ombre des saules et des peupliers, était près de disparaître derrière les hautes futaies de Beauval. Une douce brise agitait les feuilles, elle apportait au bourg les senteurs vivifiantes des prairies. Joseph Roverin l'écoutait bruire, et respirait avec moins d'efforts. Une tristesse sereine emplissait son cœur ; il était sous une impression de mélancolie dont l'amertume se dégageait peu à peu.

— Je reposerai donc à côté de mes parents, dans le cimetière de Saint-Loup, sous le ciel du pays ! A ma fille Clarisse le soin de la tombe de sa mère ; Pierre-Paul viendra visiter la mienne ! Chers orphelins ! Dieu vous gardera et vous protégera !... Il exaucera les prières de celui qu'il daigne ramener ce soir dans le hameau natal !...

Joseph souleva un peu son bandeau pour essayer de revoir le clocher de la paroisse ; il ne vit hélas ! que l'obscurité.

Blaise Cordon, fort loquace de son naturel, pérorait à perdre haleine ; il racontait l'histoire de Grégoire Gillet, et embellissait son récit de longues digressions à la gloire de Paris, — où il regretterait toute sa vie, disait-il, de n'être pas allé faire sa fortune !...

— Car enfin, c'est facile ; tout le prouve, puisque Grégoire, un vaurien, paresseux, menteur, et pire encore, s'est fièrement tiré de presse, là-bas, à ce que je me suis laissé conter. Un homme honnête, intelligent et laborieux comme moi, y aurait réussi à plus forte raison ; vous êtes là pour le faire voir clair comme *a, b, c*. Ce neveu Gillet n'était pas grand'chose, un faînéant, que nous avons chassé d'ici à coups de pierres, après son escalade chez M. de Beauval. Entre nous, il avait voulu voler, mais le pied lui manqua, tellement qu'il faillit se casser la tête. Il allait dénicher des merles. Bon ! à d'autres ! Son frère Jérôme et M. de Beauval, qui continue à être le bienfaiteur du pays, ont étouffé l'affaire. L'oncle Mathurin n'était pas si bien disposé, par exemple ! Malgré ça, je ne conseil-

lerais pas à Grégoire de se remontrer chez nous ! mais, à quoi rêves-tu donc, mon vieux Joseph, tu ne souffles mot !

— Rapprochons-nous de chez Gervais ; souviens-toi, traîne-moi un peu !...

— Au fait, il est tard ; tu risquerais d'arriver passé le souper !... Allons, courage !...

— Avant d'être à la hauteur de l'église, Joseph tomba épuisé.

— Hé ! qu'as-tu donc ? fit le maître d'école.

— Je me meurs... portez-moi, là... sur les marches !...

Pierre-Paul se prit à pousser des cris aigus ; tous les chiens du faubourg aboyèrent ; Blaise s'éloigna en courant et appelant au secours. Dix portes s'ouvrirent à la fois ; celles du curé, du médecin et du notaire, furent du nombre.

Un malheureux voyageur qui agonise sur les marches du cimetière, disait-on de tous côtés.

Au loin retentit presque aussitôt la voix de Gervais Roverin, chez qui Blaise avait jeté l'alarme :

— Mon frère ! mon frère Joseph !... O mon Dieu ! vite un brancard !... courons !...

— C'est M. Joseph, répétait la foule, qui ouvrit passage au médecin.

— Quel triste retour, mon doux Seigneur !

Blaise Cordon fut bientôt entouré par tous ceux des habitants qui ne pouvaient se rendre utiles.

— Chez moi !... chez moi ! dit le médecin.

— Pardon, M. le docteur, interrompit Gervais. Si par malheur mon frère doit mourir ; je veux que ce soit dans notre maison, au milieu de ses parents.

Le fermier du Moire prit, à ces mots, dans ses bras le petit Pierre-Paul ; Joseph complètement évanoui fut emporté sur le brancard.

Le notaire, prévenu qu'en achevant de perdre connaissance il avait prononcé son nom, crut devoir suivre le cortège.

Cinq minutes après, le brancard était posé avec précaution au milieu de la grande salle de la ferme, et Gervais s'écriait désolé :

— Aveugle et mourant ! mon pauvre frère ? mon bon Joseph !...

Pierre-Paul pleurait à fendre le cœur. La mère Gervais, sa tante, l'embrassait en disant :

— Cher enfant, calme-toi ; nous allons avoir bien soin de ton père ; nous l'aimerons bien.

Pierre-Paul se tut en voyant le médecin qui

faisait respirer des sels au moribond. Joseph reprit enfin connaissance.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Chez moi, chez ton frère Gervais !...

— Ah !... merci ! merci !... C'est ta main que je serre !... Et mon enfant ?...

— Me voici, père !... s'écria Pierre-Paul.

— Mon fils, je te bénis, toi et ta sœur Clarisse... Ne l'oublie pas !... C'est un bon cœur que Clarisse !...

Joseph Roverin sanglotait ; il fit signe qu'on éloignât Pierre-Paul.

— Frère, dit-il un instant après, le notaire... bien vite ! et envoie chercher aussi mes bagages à l'auberge.

Le curé consultait le médecin :

— Tous les ressorts de la vie sont usés, il est perdu sans ressources, répondit l'homme de l'art.

— Joseph, demanda Gervais, où est ta fille Clarisse ?...

— A Paris, chez la marquise... de Ponthervé... mais le notaire ! le notaire !...

Le notaire s'avança.

— Monsieur, lui dit le mourant avec efforts, il y a dans ma malle quinze cents francs et un gros paquet cacheté. Ma fille Clarisse n'aura besoin de rien ; vous ferez valoir l'argent de votre mieux, jusqu'à ce que mon garçon ait ses vingt et un ans sonnés, mais vous lui donnerez le paquet tout cacheté, dès que vous le jugerez en âge de raison. Toi, Gervais, fais de lui un bon cultivateur, qu'il garde les vaches, qu'il travaille à la terre, qu'il soit paysan, entends-tu bien, c'est ma volonté.

— J'entends, fit Gervais en hochant la tête.

— Mon frère Joseph, pensait-il, aime mieux sa fille Clarisse que son garçon. Tant pis !... tant pis !... je l'aurais cru plus juste que ça.

Gervais Roverin, gros et frais gaillard, l'un des rares heureux d'ici-bas, avait toujours vécu dans la conviction que son frère *Parisien* était mille fois plus heureux que lui ; mais Joseph était l'aîné, Joseph avait mérité son bonheur en étudiant comme il faut, il faisait honneur au bourg de Saint-Loup, et surtout à la famille Roverin ; Gervais, loin d'être jaloux des prospérités de Joseph, s'en montrait fier, sa marotte était de vanter son frère à tous venants. Il fut atterré par la partialité, cruelle selon lui, de ce frère si admiré qui avait deux poids et deux mesures. Une déception affligeante s'ajoutait aux

douleurs beaucoup moins imaginaires du bon Gervais.

Joseph usait alors le peu de forces qui lui restaient à confesser au prêtre du hameau ses erreurs et ses craintes. Le pasteur, dépositaire de ses derniers vœux, se retira profondément ému.

Le malade tombait dans un état d'accablement excessif. Sa langue se paralysa. Il ne put rien répondre aux diverses questions de ses parents. Gervais redemanda en vain le nom de cette marquise qui ferait de Clarisse une belle demoiselle, tandis que Pierre-Paul deviendrait paysan. Le nom lui avait échappé, il voulait l'écrire; Joseph demeura muet.

— Allons! allons! il s'obstine, ce n'est pas bien ça! pensait Gervais; mais enfin à la garde de Dieu!

Corentine, qui vint dès le jour suivant demander des nouvelles de son compagnon de voyage, fut interrogée par Gervais; elle déclara n'avoir jamais su comment s'appelaient la marquise. Gervais resta convaincu que les quinze cents francs confiés au notaire par son frère Joseph n'étaient qu'une bagatelle en comparaison des sommes léguées à Clarisse par l'intermédiaire de la marquise inconnue.

— L'explication de tout ceci doit être dans le paquet cacheté, se dit-il encore; il nous faut attendre dix ans avant de la connaître... C'est bien malheureux!

Les soins pressés qu'on donnait au moribond, quelques cordiaux qu'on lui fit prendre, prolongèrent en lui un reste de vie; mais il ne retrouva plus l'usage de la parole. Il souriait tendrement lorsque Pierre-Paul lui prenait la main; il paraissait heureux des marques d'affection que ses parents du Moire lui prodiguaient. Il ne put seulement pas murmurer le mot adieu. Sa lente agonie fut douce; il expira sans convulsions et sans efforts.

Gervais lui fit rendre les derniers devoirs avec toute la pompe possible dans la paroisse; du reste, il garda le secret de son mécontentement envers Joseph qui, d'après lui, avait fait trop mauvaise la part du petit Pierre-Paul.

— Eh bien! moi, quand ce ne serait que pour le repos de son âme, je réparerai son injustice. Comment! la sœur serait une dame de Paris et le frère un vacher de Saint-Loup! Frère Joseph, Gervais fera mieux que toi!...

On n'attachait dans la famille aucune importance à savoir ce qu'était devenue Clarisse; on

ne la connaissait pas; de l'aveu même de son père, elle ne manquerait de rien. On se contentait que la petite cousine était élevée en marquise, et l'on s'en tenait là. Seulement le père Gervais grommelait quelquefois avec humeur:

— Marquise! grand bien lui fasse!

Un an après son arrivée à Saint-Loup, Pierre-Paul traite avec une bonté paternelle par son oncle et sa tante Roverin, n'avait plus de sa sœur ni de son père que le vague et confus souvenir de l'enfance, — souvenir qui s'amointrit sans cesse et pourtant ne s'efface jamais, s'il est ravivé par la moindre des circonstances extérieures.

Or, la tombe de Joseph Roverin, sur laquelle on faisait agenouiller Pierre-Paul tous les dimanches avant la messe, — le nom de sa sœur Clarisse répété de temps en temps devant lui, — et enfin celui de Paris, la grande ville, suffirent pour que la trace des jours passés ne disparût pas de sa mémoire.

Au bout de dix années, il voyait encore, au milieu des brouillards épais, un homme pâle avec un bandeau vert sur les yeux, couché sur un brancard, mourant et prononçant une bénédiction sur sa tête. Evoquait-il l'image de Clarisse, il entrevoyait indistinctement une petite fille vêtue de noir qui tendait les mains en criant et en pleurant: pourquoi? Il ne s'expliquait pas, mais cette silhouette éplorée lui apparaissait toujours dès qu'il essayait de se représenter sa sœur. Quant à Paris, c'était un amas infini de maisons plus grandes que l'église Saint-Loup, plus hautes que les quatre Dames-Plorées, autour desquelles tourbillonnait une multitude d'hommes, de voitures et de chevaux, pêle-mêle étrange où l'on apercevait plus de têtes que d'épis dans un champ de seigle.

Pierre-Paul se rappelait bien mieux que tout cela, son voyage de Paris en Bretagne, et la bonne Corentine, et la petite Marcelle qu'elle tenait sur ses genoux; mais ici rien ne troublait sa mémoire; point de lacunes, pas d'oublis inévitables, car il n'avait cessé de voir presque chaque jour la blonde Marcelle, dont les grâces se développaient sous ses yeux, et la fermière bretonne qui lui tenait lieu de mère.

S'il y eut jamais en Saint-Loup deux enfants gâtés, aimés, choyés et caressés par tout le monde, ce furent Pierre-Paul et Marcelle, le Parisien et la Parisienne, comme on les appelait souvent. Aussi n'y vit-on jamais enfants

plus aimables ni plus gracieux. On fut touché des malheurs qui les frappaient si jeunes.

Pierre-Paul était orphelin. On avait vu mourir son infortuné père d'une manière qui avait impressionné les moins sensibles. Le soir même de son retour au hameau, il était tombé sur les marches du cimetière pour ne plus se relever. Blaise Cordon racontait longuement à la louange de Joseph une admirable conversation qu'il amplifiait de bonne foi, selon le travers commun aux bavards. Chaque amplification nouvelle augmentait l'estime qu'on avait de tous temps professée au bourg pour l'aîné des Roverin. Le peu de paroles qu'il eût bien véritablement proférées, au su de chacun, étaient de celles qui plaisent aux gens de campagnes. Il désirait que son gars fût paysan et de Parisien redevint Breton. Qu'on trouvât ou non singulières ces dernières volontés, qu'on les approuvât par esprit national où qu'on les blâmât en vertu du préjugé contraire, elles n'en étaient pas moins sympathiques à la masse. Tels approuvaient hautement les sentiments bretons de Joseph, qui plaignaient son gars, Pierre-Paul, d'être condamné à porter jaquette et sabots. Tout est contradiction et cercles vicieux ici-bas; nous n'avons pas mission de concilier les opinions des gens de Saint-Loup, mais bien de les exposer pour l'utilité de notre récit.

Marcelle n'avait plus de mère. Et d'après la version, communément reçue, celle qui lui avait donné le jour, Jeanne-Marcelle Faron, la dame à M. Emilien Durantais, était morte du mal du pays. Personne, en effet, ne voulut jamais rien comprendre à ce que Corentine disait de la misère en habit noir et en robe de soie; tout bas on la traitait volontiers de radoteuse quand elle tenait de tels propos, car il n'était paysan qui ne se souvint alors de la valeur foncière de la Grainée sur Coësnon, qui avait été la dot de Jeanne-Marcelle. Mais des larmes brillaient dans tous les yeux dès que Corentine racontait les derniers moments de sa sœur de lait. Au lit de mort, elle avait demandé sa coiffe de Bretonne et son déshabillé du village; elle les avait légués à sa fille comme de saintes reliques; elle voulait que Marcelle les préférât toujours à ses plus beaux habits de Parisienne. « On ne vit en paix qu'au pays; on meurt trop malheureuse loin du clocher du village. » Oh! ceci était compris de tous; la fibre vibrerait à ces détails; il n'eût pas été Breton dans le cœur, celui qui eût osé, séance tenante, le panegyrique de Paris.

Et pourtant, l'émotion une fois dissipée, la grande ville redevenait un Eldorado où Marcelle aurait un jour le bonheur d'être une belle dame portant chapeau comme les châtelaines de Beauval.

Ainsi, mêmes contradictions à Lavignais qu'au bourg Saint-Loup; mêmes cercles vicieux sur les deux rives du Coësnon; mêmes préjugés incompatibles à la Plantelle chez les Morgan qu'au Moire chez Gervais Roverin. Seulement ici le maître du logis partageait fermement l'opinion favorable à Paris; là, au contraire, la maîtresse de la maison, désillusionnée par une trop cruelle expérience, avait adjuré l'erreur commune. En dépit des dernières volontés de son frère Joseph, le gros Gervais visait à faire un monsieur de son neveu Pierre-Paul. Fidèle à ses promesses envers son amie morte à Paris, Corentine s'était bien juré de faire une paysanne de sa chère petite Marcelle, fallût-il pour cela braver les ordres de M. Emilien lui-même.

Mais, grâce à Dieu, l'on n'en était point là.

Pierre-Paul portait veste et sabots, tout comme ses jeunes cousins.

Marcelle qui, de longtemps, n'eût d'autre couchette que son élégant berceau de Paris, fut habillée en brillantes étoffes jusqu'à l'âge de dix ans, car Emilien n'ayant rien voulu vendre de ce qui avait appartenu à sa jeune femme, donna tout à Corentine. Celle-ci ne voulut rien vendre non plus. Par esprit d'ordre, bien qu'un peu par contre-cœur, elle utilisa donc, pour en vêtir l'enfant, la garde-robe de sa mère.

On vit à Marcelle des justaucorps de velours et des jupes de soie; elle portait, les dimanches, une robe de satin et des collerettes de point d'Angleterre. Sa piécette de paysanne était tantôt en mousseline brodée à jour, le tout systématiquement taillé à la mode du pays. La bonne Corentine se garda bien d'imiter la coupe des vêtements de Mlles de Beauval; mais le barège, le cachemire, le tulle et la dentelle furent prodigués à profusion.

— Avant qu'elle soit d'âge à aimer ces vilains chiffons-là, se disait la fermière, je veux que tout soit usé.

Les dames de Beauval, étonnées de la mise de Marcelle, firent quelques observations amicales à sa mère-nourrice; elles lui proposaient l'aide de leur femme de chambre, excellente couturière, qui tirerait bien meilleur parti des anciennes toilettes de Mme Durantais.

— Grand merci ! mesdames, vous êtes bien bonnes, répondit Corentine. Marcelle est fille de paysanne, et sera paysanne, s'il plaît au bon Dieu ; l'étoffe n'y fait rien, c'est la coupe qui est tout ; et j'espère bien, moi, lui tailler l'esprit sur le même patron que ses habillements.

— Cette bonne Corentine est pleine de sens, dit Mme de Beauval à ses filles, Laure et Suzanne.

— Malgré cela, objecta la cadette, Marcelle a tout l'air d'une paysanne de fantaisie, jolie à mettre sous verre, en face d'un berger d'opéra-comique.

— Moi, dit l'ainée, je trouve qu'elle ressemble à la duchesse Anne, en costume de cérémonie.

— Ton observation est très juste, mon enfant, car du temps de la duchesse Anne, les changeantes modes françaises n'avaient pas encore détruit l'uniformité des costumes bretons. Ceux de la cour, de la ville ou de la campagne, ne différaient alors que par la qualité des étoffes, et Marcelle est conséquemment habillée en bachelette du siècle de Charles VII.

La répartition de Corentine ne fut pas approuvée partout. Gervais notamment la critiqua très haut ; la fermière le sut et, saisissant la première occasion,

— Voisin, lui dit-elle, vous me voyez bien aise de vous trouver seul.

— Merci ! ma commère, et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce que vous vous mêlez beaucoup de mes affaires, et que ça m'a donné idée de me mêler un brin des vôtres. . .

— Ah bah ! voisine, comme vous me dites ça ?

— J'ai tort, à votre avis, d'habiller Marcelle à la paysanne...

— Y a-t-il là de quoi se fâcher ? Ma fine !... vous êtes bien susceptible.

— N'allez pas vous fâcher vous-même, si je répons que je remplis les dernières volontés de ma cousine Jeanne-Marcelle, tandis que, à parler franc, vous faites justement l'opposé, rapport à celles de votre frère Joseph.

— Ah ! jarni !...

— Vous jurez ?

— Eh bien ! là, tout doux, que voulez-vous dire ?

— Que les volontés d'un père mourant sont sacrées, et que vous allez contre, en faisant étudiant Pierre-Paul comme un clerc ; son père voulait qu'il devint paysan...

— Je lui fais garder mes vaches, pour obéir à Joseph.

— Vous lui faites apprendre le latin.

— Quel mal y a-t-il donc à donner de l'éducation à son neveu ?

— Gervais, vous êtes haut-Breton et entêté ; moi, je suis plus entêtée qu'une basse-Bretonne ; vous ne changerez rien à ma manière, et je n'espère pas trop changer la vôtre. Pourtant, écoutez-moi, et après vous ferez bien d'aller consulter monsieur le notaire, monsieur le médecin, M. de Beauval ou M. le curé.

— Voilà bien des consultes ; mais voyons ! fit Gervais, qui s'assit au bord de l'eau, bourra et alluma sa pipe.

— Vous manquez aux dernières volontés de votre frère Joseph, — par bon cœur, je ne dis pas non ; — enfin vous y manquez, parce que vous ne connaissez pas dix lieues de pays aux alentours de chez nous. Si vous aviez voyagé comme moi, père Gervais, vous seriez d'un autre sentiment.

— A savoir, voisine, à savoir !

Corentine décrivit Paris à sa manière ; elle raconta en détail l'histoire de Jeanne-Marcelle et d'Emilien, elle devina celle de Joseph Roverin à peu de chose près.

Gervais acheva sa pipe d'un air pensif, en secouant les cendres avec lenteur, se leva et répondit enfin :

— Je me moque du notaire et du médecin comme du maître d'école ; mais j'irai peut-être bien voir M. de Beauval ou M. le curé. Bonsoir, ma commère, au revoir !...

Corentine demeurée seule se frotta les mains en souriant :

— Voici qui va bien pour ma petite Marcelle, Dieu merci ! Pierre-Paul ne sera jamais un monsieur de la ville.

V.

LEÇONS RUSTIQUES.

Les deux enfants arrivés dans la paroisse de St-Loup le même soir s'aimaient avec une tendresse à laquelle personne ne trouva rien à redire. N'était-il pas tout simple que le petit Parisien aimât la petite Parisienne *sa paysse* ? Ils appartenaient l'un et l'autre à des parents qui, à tort ou à raison, s'étaient élevés au-dessus de la classe des cultivateurs. Leurs destinées avaient

des rapports frappants ; ils semblaient nés l'un pour l'autre.

Une douce pitié fut pour eux l'origine de la sympathie générale ; un avenir également riant leur paraissait réservé.

— Grâce au père Gervais, Pierre-Paul, disait-on, ne manquera pas d'être fameusement éduqué ; il ira au collège, il deviendra savant, et finira par rejoindre à Paris la gentille Marcelle, que M. Emilien Durantais ne laissera pas toujours en nourrice.

Les prophètes du canton ne se hasardaient pas jusqu'à prédire que M. Pierre-Paul Roverin épouserait Mlle Marcelle, mais les matrones, moins circonspectes, n'y allaient point par quatre chemins, elles l'affirmaient.

En plaisantant, on demandait à Pierre-Paul des nouvelles de sa *petite femme*, à Marcelle des nouvelles de son *petit mari*, et les enfants prirent la plaisanterie au sérieux, ce dont personne encore une fois, ne songea seulement à les reprendre.

Le Moire est séparé de la Plantelle par le Coësnon, fort étroit, mais très profond et assez rapide entre les deux fermes. D'une rive à l'autre, on s'entend bien sans trop élever la voix ; mais s'agit-il de se rejoindre, il faut faire vingt-cinq bonnes minutes de chemin, c'est-à-dire, en partant de la propriété des Roverin, traverser le bourg, gagner l'auberge de la Fourche, passer le pont de Lavignais, et sur le bord opposé longer tout le hameau dont la dernière maison est la demeure des Morgan.

Pierre-Paul, enfant docile, ne se montrait opiniâtre que pour aller à la Plantelle. Un jour que l'ouvrage pressait, son oncle Gervais le rudoya ; il ne pleura point, prit bravement son parti et arriva tout seul chez Corentine. Il n'avait pas encore cinq ans, et jusqu'alors on ne l'avait jamais perdu de vue.

Les enfants de la campagne parcourent souvent de bien plus grandes distances sans que l'on s'en inquiète, mais Pierre-Paul était orphelin ; le père et la mère Gervais avaient pour lui plus de sollicitude que pour aucun des leurs. L'alarme se répandit au Moire dès qu'on s'y aperçut de l'absence du petit garçon ; les travaux s'arrêtèrent, tout d'abord on courut vers la rivière en poussant des cris. On le vit de l'autre côté, cueillant des fleurs pour Marcelle que Corentine portait dans ses bras.

— N'ayez plus peur, dit la fermière, je vous le ramènerai !

Lorsque Marcelle commença à marcher, Pierre-Paul avait six ans ; il veillait sur elle avec tant de sollicitude, que Corentine prenait plaisir à la lui confier ; aussitôt la physionomie du petit bonhomme devenait grave ; il sentait toute l'importance de sa mission, il en était fier. De crainte que Marcelle ne tombât, il ne cessait de la tenir par la main, et, si on l'appelait, au lieu de quitter sa petite amie, il répondait d'un ton sérieux : « Je garde Marcelle. » Se faisait-on un jeu de le tenter en lui montrant des joujoux ou des friandises, Pierre-Paul détournait la tête avec dédain. Voulaient-on le voir se fâcher, on n'avait qu'à faire quelque niche innocente à sa protégée.

Il s'en prenait aux animaux et aux objets inanimés avec une fureur qui ne fut pas toujours sans désagréments. Il fut mordu par le chien, égratigné par les chats et meurtri par les coups qu'il donnait aux murs ou aux arbres contre les quels se cognait Marcelle.

Pour arracher un rosier où elle s'était piquée, il se mit tout en sang, mais il en vint à bout et jeta le rosier au feu.

Une vache affolée ayant effrayé la petite fille, Pierre-Paul, sa gaule en main, courut droit sur la vache ; il se fit blesser grièvement, on dut le mettre au lit. Il ne pleura ni ne cria guère.

— Le vaillant gars est dur au mal, dit l'oncle Gervais avec orgueil ; c'est un vrai Breton, dam ! un Roverin fini.

Pierre-Paul demanda qu'on lui amenât Marcelle, puisqu'il ne pouvait aller chez les Morgan. Un de ses cousins lui dit que Marcelle ne viendrait pas : au même instant, Pierre-Paul se mit à trépigner, sauta hors du lit, tomba sur les genoux en criant et tempêtant. La mère Gervais accourut ; mais Pierre-Paul ne se calma qu'en voyant administrer une correction paternelle au taquin qui s'était complu à lui mentir. Marcelle, conduite par Corentine, ne tarda pas à paraître ; de son côté, elle n'avait pas cessé de sangloter depuis l'accident de Pierre-Paul. Elle ne s'apaisa qu'après l'avoir embrassé.

Les jeux qu'aimait Marcelle étaient les seuls auxquelles Pierre-Paul consentit à jouer, encore fallait-il qu'elle y prit part.

Dans les deux fermes, à la Plantelle chez Morgan, au Moire chez Gervais, les deux enfants de Paris étaient les plus jeunes et les plus faibles. Ils n'en furent que mieux aimés, mieux gardés et mieux traités. Ils se montraient recon-